

La psychanalyse dans ses rapports avec la psychologie de l'enfant

(Suite et fin)

II

Adler et l'école zurichoise

L'une des difficultés inhérentes au système de FREUD est celle que souligne l'école d'ADLER. FURTMÜLLER l'a résumée en une brève formule : d'où vient, si tout est sexuel, la civilisation dans ce qu'elle a de moral ? De la censure, Mais d'où vient la censure ? De la civilisation. ADLER, pour rompre ce cercle, renonce au pansexualisme. Il lui oppose une théorie très intéressante, malheureusement bien systématique aussi, et dont on ne voit pas pourquoi elle ne se superposerait pas sans autre au freudisme au lieu de chercher à l'exclure.

Bien des psychasthéniques sont hantés par la sexualité. Ils ne parlent que d'elle. A les entendre, ils ont des besoins que rien ne peut satisfaire. En réalité ils sont froids, leur imagination seule travaille. Et alors il n'est qu'une hypothèse pour expliquer leur cas, c'est qu'à leur état d'infériorité physique, leur psychologie oppose une surcompensation. Ce phénomène ne serait-il pas général ? Il le semble. Telle est du moins la thèse d'ADLER. A l'origine de tout le travail de l'inconscient, tant chez les hommes sains que dans les psychonévroses, se trouve un sentiment d'insuffisance organique, sentiment lié à un organe particulier ou au contraire lié à une constitution faible. Il est vrai que ces insuffisances, et en particulier l'impuissance sexuelle, peuvent précisément provenir d'un complexe inconscient, ce qui explique l'effervescence psychique qui les accompagne. Mais, pour l'enfance, la psycho-

2^e partie d'un article extrait du *Bulletin mensuel de la Société Alfred Binet*, n. 132-133, 1920 (Pagination conforme à l'original.)

Version électronique réalisée par les soins de la
Fondation Jean Piaget pour recherches
psychologiques et épistémologiques.

logie d'ADLER semble incontestable. L'enfant souffre nécessairement d'un sentiment d'insuffisance, à cause de sa délicatesse physique, de son manque d'adaptations psychiques stables ou à cause des comparaisons incessantes et souvent raisonnées qu'il fait entre lui-même et ses aînés. La vie consciente naît dans la peur et la douleur, puis se développe dans le dépit de n'être pas encore à cet âge idéal que semble être l'âge adulte. De cette nostalgie, qui n'est plus celle du passé, comme chez FREUD, mais celle de l'avenir, l'équilibre psychique ne s'accommode pas. Il y a compensation de par la volonté de grandir. Et d'autant plus forte est l'insuffisance, d'autant plus considérable la surcompensation. D'où un déversement d'imaginaires, d'autisme, pour se forger le monde idéal où l'on joue le rôle que l'on désire. C'est exactement comme dans le narcissisme freudien, mais le moteur n'est plus la sexualité, il est la *volonté de domination*. Les instincts lésés sont les plus féconds au point de vue imaginaire. Tel qui bredouille se voit orateur (et l'on pense à Démosthène ou à Camille Desmoulins), tel qui est myope se destine au dessin, et ainsi de suite. A un âge plus jeune, les tares elles-mêmes de l'autoérotisme, comme disait FREUD, sont parfois explicables par le désir de jouer un rôle. On voit aussi la valeur de ces explications dans la kleptomanie ou le mensonge enfantins. La sexualité infantile elle-même s'éclaire d'un jour nouveau. Voici une petite fille de 5 ou 6 ans qui, après avoir mis sa poupée dans son propre lit, dit qu' "il faut toujours avoir un ami avec soi pour dormir". FREUD prend à la lettre les naïvetés d'enfants. Ce sont pour lui des vœux directs de l'inconscient. ADLER est certainement plus nuancé en disant qu'en général, et l'exemple que je donne me paraît assez bon, la sexualité n'est qu'une forme, qu'un langage choisissant ses métaphores dans ce que l'adulte a précisément de propre. Ce langage ne va pas sans s'accompagner d'un plaisir, souvent divinatoire, qui jouera un rôle essentiel dans la sexualité d'un âge un peut plus avancé, et là FREUD a parfaitement raison mais ce langage cache une composante non moins essentielle, qui est la volonté de croître, et d'être semblable en tout aux grandes personnes.

Le complexe d'Édipe lui aussi se transforme de curieuse façon. La volonté primitive de puissance est une volonté d'indépendance. Or le père, qui est l'autorité, qui est tout à la fois l'obstacle à cette indépendance et le modèle de ce qu'elle peut être, est inconsciemment détesté. Cette haine prend toutes les formes. L'une peut consister à établir une comparaison entre lui et la mère. Et alors apparaîtront pour elle, dans l'inconscient du fils, les « moyens féminins de domination », comme dit ADLER, la tendresse et la soumission. Il y a là quelque vérité. FREUD est assurément plus profond sur ce sujet, mais rien n'empêche qu'un complexe du présent type ne se superpose au complexe freudien.

ADLER est plus pénétrant lorsqu'il montre le garçon occupé par tous les moyens à sauvegarder sa dignité masculine. Sa volonté profonde est de vaincre en soi-même (car il est encore un hermaphrodite psychique) et au dehors l'infériorité féminine. L'évolution de tout inconscient va de la féminité à la « protestation masculine », suivant le terme consacré. Et, ce qui est curieux, les filles sont, en cela, semblables aux garçons, car elles ne devinent que peu leurs privilèges futurs. Plus tard la même protestation d'indépendance prendra chez elles d'autres caractères, et fera naître tous ces moyens féminins par où le sexe se soustrait à la domination des hommes.

La protestation masculine, comme le sentiment d'insuffisance, conduisent, en exaspérant la sensibilité, à l'orgueil révolté, manifestation suprême de la volonté de puissance. Ces phénomènes sont en relation étroite avec l'instinct combatif, dont ADLER a prévu l'importance et dont M. BOVET a donné, depuis une belle monographie. Mais ces violences ne peuvent aller sans un sentiment d'angoisse, de remords, ni sans de nombreux refoulements. L'on reconnaît le même processus que dans le freudisme : à l'autoérotisme et au narcissisme qui sont, ici, des surcompensations d'orgueil, succèdent des refoulements. Ces revirements orientent l'individu vers les tendances exactement contraires aux tendances primitives. A la haine, à la susceptibilité vindicative, à la cruauté succèdent une soumission exagérée, des désirs d'expiation, ce besoin de pardon des enfants nerveux.

C'est là, comme dit ADLER, une dialectique hégélienne des caractères. De l'angoisse procèdent aussi la prudence, l'hésitation, le repliement sur soi-même, phénomènes qui conduisent facilement à l'aboulie ou à l'hypermensibilité et à ces réactions de défense dont l'avarice des neurasthéniques est un bon exemple.

Une conséquence intéressante du remords enfantin est l'orientation religieuse. La haine du père est ce qui provoque le plus volontiers le remords, qu'elle soit due à l'Œdipe classique ou à la révolte non sexuelle. Il s'ensuit une surcompensation de respect qui ne trouve pour ainsi dire jamais dans le réel un objet adéquat à ses besoins, Il s'ensuit que l'image du père se sublime peu à peu et se lie à l'image du Père céleste dont l'éducation religieuse aura déjà formé les traits. Il y a une introversion enfantine très précoce et dont JUNG a donné de jolis exemples. On aperçoit immédiatement dans l'image divine les composantes d'origine paternelle le respect plein d'amour, mais aussi la crainte, la haine cachée parfois, d'où le caractère terrible que l'enfant peut donner, dans son remords religieux, de la figure de son Dieu.

Pour ADLER, le rêve n'est plus nécessairement un tissu de désirs tendant à faire revivre des amours passés dont il ne reste que le complexe. Il est au contraire une manière de plan de vie inconscient, où les projets de conquête et la volonté de valoir se donnent libre cours. Le passé ne détermine donc plus le présent, il ne constitue plus cette sorte d'idéal nécessaire et à jamais immuable que l'inconscient s'efforce de réaliser pour la plus grande duperie, il sert au contraire de matière à reconstructions, il permet les renouvellements. L'on voit, soit dit en passant, la prudence et le scepticisme dont il faut s'entourer dans l'analyse des symboles, puisqu'une seule et même méthode conduit à ces désaccords. Il n'y a d'ailleurs plus d'intérêt à perpétuer ces querelles d'école, bien qu'elles aient eu leur utilité à titre de stimulant.

Voici un fragment de rêve intéressant pour servir d'illustration à ce débat. C'est la suite ici du rêve déjà discuté à propos du complexe d'Electre. On se rappelle l'objet déposé précieusement dans un tiroir, mais qui, au moment où son

possesseur cherche à le retrouver, se transforme en un porc en décomposition. Il s'agit bien là d'un retour au passé, de la recherche d'une affection ancienne au sens freudien de la chose. Mais ce rêve eut une suite. Après une longue pose inconsciente, l'angoisse qui l'accompagnait fit place au contentement. Alors débuta, sans autre discontinuité, le rêve que voici : « J'avais sous les yeux deux parasols bleu marin, l'un orné de volants très seyants et l'autre tout à fait simple. Ma sœur et moi avions à nous les répartir, mais j'avais droit à la primauté de choix. Je choisis le plus élégant, constatant avec plaisir qu'il s'accordait avec ma toilette, mais intriguée cependant, car je ne me sers jamais d'ombrelle. » Je n'ai pu trouver dans les associations évoquées par le mot *parasol* quelque chose d'intéressant, concernant le passé du sujet ; et voir dans l'objet lui-même un symbole quelconque me paraît douteux sans autres documents. Il ne reste d'essentiel que la sœur, or, ici le sujet fait d'emblée la confidence que voici : entre sa sœur et elle-même existe depuis quelques temps un désaccord provenant de l'éducation imprégnée de rigueur morale qu'elles ont reçue de leur famille. Le sujet mène une vie qu'elle considère comme libre par rapport à ce passé, ce qui lui vaut de discrets reproches de la part de son aînée restée fidèle à la tradition familiale. L'interprétation du rêve ne me paraît dès lors, plus guère douteuse. Le choix des parasols symbolise un choix possible entre deux genres de vie, l'un élégant et facile, l'autre plus austère. Comme de juste le sujet joue le rôle prépondérant, c'est elle qui a la primauté de choix, elle ne se fait aucune espèce de scrupules. Elle se décide pour la première attitude mais son choix ne va cependant pas sans une certaine inquiétude, qui est, sans doute, symbolisée par cet étonnement dont fait preuve la jeune femme à l'idée qu'elle ne se sert jamais d'ombrelle. Voilà donc bien un rêve de plan de vie et où le désir d'indépendance joue son rôle, Mais, dans ces deux sortes d'existence ne s'agit-il pas en dernière analyse du mariage et de la liberté des sentiments ? Il le semble, et l'on ne voit aucune raison pour départager les préoccupations sexuelles d'avec les instincts plus individuels. ADLER

a fait remarquer que les rêves successifs d'une même nuit sont autant d'essais de solution pour résoudre un même conflit. Cette interprétation est même d'autant vraie que la juxtaposition de ces deux rêves ne paraît pas arbitraire, C'est un seul besoin, un besoin d'unité intérieure, qui pousse le sujet à rechercher le passé dans le premier rêve et à se poser à nouveau dans le second, le problème de son genre de vie actuel. Il y a là une même inquiétude, et elle ne semble pas mieux dissipée par la première démarche que par la seconde, par l'introversion que par la reprise de la vie ordinaire.

Tout compte fait, il y a accord intime entre les idées d'ADLER et ce qui est juste dans FREUD. Une troisième doctrine semblait donc nécessaire pour concilier ces deux tendances également intéressantes de la pensée psychanalytique. Telle est la tâche que s'est donnée l'école dite zurichoise. JUNG en paraît aujourd'hui le chef, mais il ne faut pas confondre son groupe avec l'ensemble des psychanalystes de Zurich, dont PFISTER, l'un des plus éminents, reste un freudien convaincu.

Pour l'école zurichoise l'inconscient ne peut se ramener au seul instinct sexuel. Il ne peut non plus satisfaire au schéma trop simple d'ADLER. Qu'est-ce à lire sinon que la « libido » est une énergie neutre pouvant prendre tour à tour l'une et l'autre forme ! C'est ainsi que l'énergie physique est tantôt chaleur, tantôt électricité. On le voit, ce n'est pas là une conciliation, mais une juxtaposition des doctrines incriminées.

La conciliation supposerait un remaniement des mécanismes freudiens. L'école zurichoise s'est essayée à cette tâche. Historiquement ses travaux ont eu pour point de départ la théorie psychologique bien connue de la démence précoce, de BLEULER et de JUNG. La démence précoce c'est le stade ultime et morbide de l'introversion, cette dernière étant déjà caractérisée par un repliement sur soi-même, par le caractère conventionnel des sentiments et par l'abondance des schémas abstraits et idéologiques. Dans l'étude de cet autisme, JUNG s'est servi de méthodes nouvelles intéressantes, basées sur le temps de réaction des

associations d'idées. Les associations chargées d'affectivité, plongeant droit au sein des préoccupations profondes, sont naturellement les plus lentes à se former, au profit des associations banales.

Ces recherches ont été à la base de la théorie des complexes, qui assouplit le freudisme. Le complexe, pour l'école zurichoise, est un ensemble autonome d'idées et de sentiments, visant à son propre développement. C'est un second moi, puisque le moi lui-même est un complexe. Or chaque complexe, dans sa tendance à s'associer les représentations actuelles, entre en rivalité avec le moi et tend à le supplanter dans le champ de la conscience. La résistance qu'oppose le moi à cette invasion est la censure. Il y a là une solution du cercle vicieux de FREUD, malheureusement un peu formelle, mais intéressante.

JUNG en est arrivé depuis à distinguer l'inconscient collectif de l'inconscient personnel, le premier seul mettant en œuvre les symboles mythologiques dont s'alimente le folklore et que les rêves d'introvertis présentent avec le plus de bonheur. Il a même posé le problème de l'hérédité de cet inconscient. Mais, si l'école zurichoise est en pleine gestation, elle n'a pas encore donné tout ce qu'elle promet. Ses créations actuelles sont très aventureuses, ce qui n'est pas un mal, mais ce qui ne clarifie ni les théories de FREUD ni celles d'ADLER. Attendons ce qui sortira de ce travail.

III

Applications à la pédagogie

Il convient maintenant de montrer, beaucoup trop brièvement d'ailleurs, les quelques applications des méthodes psychanalytiques à la pédagogie. Deux champs d'égale importance s'ouvrent à ces recherches, ce sont les applications à la psychologie affective de l'enfant, à son caractère, et les applications à l'étude de l'intelligence. Ces dernières ont malheureusement été très négligées par rapport à ce qu'elles pourraient donner et nous verrons que la faute en est à l'indifférence dont on a fait preuve dans la définition des mécanismes fondamentaux de la vie inconsciente.

La psychologie affective par contre est féconde en applications pratiques. Pour tout ce qui a trait aux troubles nerveux et sexuels de l'enfance, la psychanalyse donne à la fois une méthode d'investigation et une thérapeutique. Les tendances obscènes, l'onanisme sous toutes ses formes et jusqu'aux défauts moins directement sexuels, comme la cruauté infantine ou la timidité maladive, guérissent par l'analyse. Il en est de même des troubles encore plus spéciaux comme la kleptomanie et le mensonge systématique, le bégaiement, les tics et les phobies.

Je passe bien rapidement sur ces troubles importants, mais c'est que, si chacun demande une discussion approfondie, ils ont cependant un trait général, qui est de se ramener tous aux complexes dont nous avons fait l'étude. Un mensonge systématique trahira par exemple à l'analyse la tendance de l'enfant à jouer un rôle fictif, mais qu'est-ce que cette fiction, sinon le résultat d'une protestation quelconque à la manière d'ADLER ou d'une insuffisance de tendresse ? Un bégaiement révélera au psychologue que les lettres dont l'enfant ne peut arriver à faire façon sont précisément comprises dans tels ou tels groupes de mots en rapport avec une émotion passée, laquelle doit son intensité aux mêmes sortes de complexes. Bref, à quelque ordre de phénomènes que le trouble appartienne, la méthode de guérison est toujours la même : on fait une anamnèse soigneuse de l'enfant et de son anomalie, puis on tente la psychanalyse des associations d'idées et des rêves.

Il importe cependant de souligner les difficultés techniques de cette psychanalyse spéciale. Il va de soi que le psychologue aura plus de peine à pénétrer dans l'esprit de l'enfant que dans celui d'un adulte. Ce dernier parle et se livre. L'enfant ne comprend pas ce qu'on lui veut. Ses rêves sont plus équivoques et l'abondance des associations présentes quelque obstacle au triage exact des éléments donnés. Il enjolive et dénature. Bref, s'il faut de la critique dans l'analyse des adultes que ne faut-il pas dans celle des enfants. Un facteur essentiel est, en outre, la compréhension du milieu où vit l'enfant. L'adulte se crée un milieu intérieur en se repliant sur lui-même, ou bien il arrive à dominer son

milieu extérieur. L'enfant, au contraire, ne réagit qu'en étroite union avec le milieu et l'on ne peut dissocier sans erreur l'analyse de l'enfant et l'étude de ce milieu.

Mais d'autre part, et voici qui compense ces difficultés, l'effet de l'analyse est beaucoup plus rapide. L'âme de l'enfant est d'une telle mobilité qu'aucun complexe n'y est isolé ou profondément ancré. C'est justement ce qui les rend difficiles à définir, mais c'est ce qui les rend maniables. L'association d'idées la plus lointaine suffit souvent pour accrocher au passage un complexe nouveau et partant pour délivrer son possesseur d'un refoulement manqué.

Quelle responsabilité, dès lors, pour l'éducateur qui doit avoir le toucher bien fin pour ne pas fausser une tendance ingénue ou briser un ressort vicié, mais encore solide. Mais les dangers sont compensés par l'importance vraiment vitale que peut avoir la psychanalyse au point de vue moral.

Nous n'avons pas à refaire la théorie du caractère enfantin, qui ressort suffisamment des exposés précédents. Ce caractère a deux pôles, et, suivant que l'on pense au complexe d'Œdipe ou à la psychologie d'ADLER, ces pôles seront l'amour et la haine, ou l'obéissance et la révolte. Toute la gamme des nuances possibles oscille entre ces extrêmes.

Or jusqu'ici, pour approuver ou punir l'enfant, on se plaçait à un point de vue extrêmement simpliste et d'une brutalité qui étonnera nos descendants, celui de la culpabilité pure et simple. La psychanalyse nous donne une tout autre leçon de compréhension en nous apprenant à estimer et à guérir d'après des complexes inconscients dont l'enfant n'est souvent que bien peu responsable.

Pour ce qui est de l'amour des parents et de la révolte contre eux nous l'avons déjà compris. Mais, et c'est là un phénomène capital, les sentiments primitifs résultant des complexes sont susceptibles de *transfert*, c'est-à-dire qu'ils peuvent se reporter sur des tiers n'ayant de rapports avec les originaux que dans l'inconscient des enfants. L'enfant, et en cela il ressemble à tous les névropathes et à presque tous les adultes sains, raisonne comme il rêve, dans le

domaine de ses sentiments. Or, dans le rêve, les associations les plus lointaines deviennent symboles les uns des autres, les personnes et les objets les plus indifférents nous émeuvent étrangement, car nous reportons sur eux les sentiments dus à d'autres. L'art ne fait d'ailleurs pas autre chose dans ses créations. En psychologie du sentiment ce processus est capital, dans la mesure même où l'esprit qui sent est plus naïf et plus près du naturel. Chez les enfants le transfert est à la source de tous les sentiments. Il explique les actes les plus banals. C'est ainsi que l'instituteur devient souvent symbole paternel et que l'écoulier déverse sur lui ses désirs inassouvis de révolte.

Une telle remarque, jointe à ce que nous savons de l'évolution des complexes, est appelée à transformer la pédagogie. Il ne sera plus question de punir, mais de faire comprendre. Or, jusqu'ici, comment les enfants auraient-ils compris alors que les adultes ignoraient tout d'eux-mêmes ? Une révolte, une haine ne disparaît pas si l'on se borne à châtier, elle croit en profondeur. L'analyse au contraire permet les solutions.

Voici pour exemple une belle étude de PFISTER sur la haine et la réconciliation. Un jeune garçon déteste son frère avec une violence qui suscite une efflorescence de rêveries et de rêves proprement dits, surenchérissant les uns sur les autres en cruauté vindicative. L'analyse met ce sentiment tant au compte de troubles sexuels particuliers qu'à celui des complexes habituels. La réconciliation s'ensuit petit à petit, par un long travail autistique où les mêmes rêveries réapparaissent, mais en adaptant leur contenu à ce renversement des sentiments. Le sadisme inconscient se transforme en masochisme, c'est-à-dire en ce besoin de souffrir qui va jusqu'à la passion. Le remords et les désirs d'expiation ne tardent pas à s'ensuivre.

Le remords mène à l'autre pôle de la moralité enfantine, à l'obéissance. Ici apparaît une fois de plus l'ignorance coupable de certaines pédagogies, qui ne comprennent pas comment l'obéissance absolue peut être plus dangereuse que la révolte. A l'obéissance se mêlent toujours des tendances dont voici les deux principales. D'une part c'est ce

qu'ADLER appelle le pseudo-masochisme, c'est-à-dire l'emploi de l'humilité et de la soumission pour arriver aux fins de la volonté de puissance, par une sorte de déguisement dont l'individu même est dupe. D'autre part le masochisme proprement dit, fait d'insatisfaction, d'inadaptation, de retour au passé. C'est l'introversion dangereuse qui donnera des timides, des mélancoliques et surtout des stériles. L'aspect le plus important de ce mal est la paresse. Il y a chez les enfants des paresse morbides, dues simplement à des causes inconscientes et que la rigueur des parents enracine précisément, même lorsque l'enfant s'efforce en apparence de travailler mieux. Car cette paresse, JUNG l'a montré en une page remarquable, est une passion réelle qui naît d'un regret du passé, d'une nostalgie de la tendresse maternelle primitive.

Cette même nostalgie explique un autre phénomène important, l'incapacité de certains enfants à la persévérance, soit dans les goûts, soit dans le travail. Ce n'est ni à proprement parler de la paresse, ni le manque d'attention ou de volonté résultant de la croissance organique ; c'est un défaut invétéré de certains caractères, par ailleurs susceptibles d'énergie. Ils se passionnent, trouvent définitivement leur voie, et soudain une force intime les arrête là. Ils courent après on ne sait quel but imaginaire. Plus tard, ils auront en amour des affections ardentes, mais passagères, qu'entrave sans cause la peur d'y être absorbés tout entiers. Une incapacité d'aimer, au fond, de se compromettre, de se livrer. Un essai éternel, toujours à recommencer. C'est le donjuanisme, qu'une analyse un peu fine peut reconnaître dès l'enfance aux hésitations dont je parle.

Pour FREUD le mal est imputable à une insatisfaction de l'enfant dans son besoin de tendresse. Il en résulte une recherche violente du bonheur s'engageant dans n'importe quelle direction, mais qui se heurte partout à une impossibilité fondamentale, puisque jamais, malgré les ingéniosités les plus audacieuses de l'inconscient dans ses essais de transfert affectif, l'image de la mère ne se retrouvera. De là, cette instabilité des sentiments, qui mène à une instabilité plus générale, portant jusque sur les goûts et sur l'activité.

Pour les élèves d'ADLER, le donjuanisme vient du sentiment d'insuffisance, qui exaspère, chez les enfants nerveux, la peur d'être dominés par l'autre sexe. D'où ce recul devant le définitif, qui entache d'abord la vie des sentiments, puis la conduite tout entière.

Quelqu'intéressante que soient ces applications de la psychanalyse à la pédagogie morale, certaines réserves s'imposent cependant, qui nous conduiront à une critique générale de la psychanalyse et par là, à quelques adjonctions éventuelles aux méthodes actuelles de cette science. Si les anomalies du développement de l'enfant se trouvent en effet éclairées d'une manière lumineuse par les théories de FREUD et de ses continuateurs, la psychologie de la sublimation et de la conscience morale proprement dite me paraît par contre rester un peu obscure. Cela tient, me semble-t-il, à un vice initial des théories psychanalytiques dans leur diversité, c'est-à-dire à l'opposition trop brutale qu'elles ont maintenue entre la conscience et l'inconscient. Elles en deviennent trop simples. Il n'est pas un des schémas qu'elles emploient, la libido, le refoulement, la censure, la sublimation, le symbolisme, qui ne paraisse d'une certaine pauvreté psychologique ou d'une certaine équivoque. Est-ce un mal ? Sans doute pas jusqu'à présent. C'est un privilège pour une doctrine que de pouvoir débiter dans le chaos, à cause de la richesse des faits qu'elle a mis en valeur. La clarification viendra en son temps. Comme l'a remarqué KRONFELD, l'auteur qui a jugé la psychanalyse avec le plus de clarté, les adeptes de FREUD ont eu, jusqu'ici, autre chose à faire qu'à préciser leurs schémas. Leur but était pratique et leur attention tournée surtout vers les individus. Peu importe au médecin que la sublimation soit un mécanisme mal défini si elle opère. Il ne faut donc pas s'achopper à ces déficits, il faut en faire des problèmes nouveaux.

Essayons nous à préciser ces problèmes. Chez FREUD, l'antagonisme entre la conscience et l'inconscient conduit, ADLER nous l'a fait voir, à un certain cercle inéluctable. La cause en est que la sublimation est ou le plus profond des mystères ou une activité en continuité avec celle de la conscience elle-même. Or FREUD nous la représente comme un

compromis entre les exigences d'action de l'instinct inconscient d'une part, et la censure d'autre part qui empêche cet instinct de se manifester en tant que sexuel. L'instinct est, dès lors, obligé en traversant la censure de se revêtir d'une enveloppe symbolique constituant la pensée autistique. L'autisme est donc un produit de l'inconscient, mais un produit satisfaisant à cette condition d'enlever à l'amour son caractère sexuel. Or, comme la censure est elle-même un produit du refoulement, que le refoulement résulte de son côté de la volonté morale et que celle-ci est la conséquence même de la sublimation, nous nous enfermons dans le cercle suivant : la sublimation explique la censure par l'intermédiaire du refoulement, mais la censure seule explique la sublimation par l'intermédiaire de l'autisme.

ADLER s'est fait fort de rompre ce cercle, en remplaçant la sexualité par la volonté de puissance ou de conservation. Cette volonté déchaîne l'inconscient vers l'ambition et les désirs de domination, mais elle est capable aussi de le sublimer vers les valeurs et de constituer la volonté morale, les refoulements et la censure. Mais alors, la question est celle-ci : quels sont les rapports entre cette volonté de puissance et la conscience ? Ou bien celle-là est toujours prépondérante sur celle-ci et capable de la diriger en se jouant d'elle, ou bien entre les deux il n'y a plus antagonisme. Dans le second cas les mécanismes freudiens tombent purement et simplement comme tels, mais c'est une conséquence devant laquelle a reculé ADLER. Dans le premier cas, le refoulement reste ce qu'il était chez FREUD, l'expulsion volontaire d'une tendance hors du champ de la conscience. Cette expulsion reste due à la sublimation, laquelle demeure un produit de la censure. Or, qu'est-ce que la censure ? Tandis que pour FREUD elle était une entrave, incompréhensible dans ses rapports avec l'instinct, elle devient partie même de l'instinct de conservation (1). Cependant, n'est-on pas dupe d'une conception théorique aux dépens de la vérité psychologique ? Voici un désir sensuel ou, si l'on veut, un désir de vengeance. Le refoulement se produit et le désir est chassé de la conscience sitôt que le sujet pressent la

(1) *Nervösen Charakter*, p. 39 et 55.

possibilité de son retour. Dans quelle mesure la volonté est-elle alors victorieuse de la tentation ? C'est dans la mesure où cette tentation est connue, où la censure ne fonctionne pas à l'endroit de son souvenir. Le refoulement normal implique que le désir, l'émotion, soient chassés, mais que la claire reconnaissance de leur présence latente soit gardée dans la conscience. Or de supprimer une émotion malsaine est tout autre chose que de l'oublier. Admettons cependant que l'oubli se fasse – et il se fait souvent. Cela revient à dire que la censure fonctionne. Alors le désir n'en agit que plus, mais il se travestit. Il prend une forme innocente aux yeux du sujet, qui est dupe. Il y a eu bonne censure, mais mauvais refoulement, si mauvais même que le remords s'ensuit si le sujet garde quelque loyauté vis à vis de lui-même. Admettra-t-on que ce mécanisme mène à la sublimation ? Nullement. C'est au moment où la censure fonctionne que la sublimation manque son effet, et c'est, si le refoulement seul opère, sans que la censure ne vienne obscurcir les choses, que la sublimation se fera. Il y a là, un processus capital, dont l'étude expérimentale serait urgente et sur lequel la pratique de la psychanalyse se contente de vues trop succinctes. Et la preuve de ce que j'avance est que le procédé cathartique lui-même est en contradiction avec la conception psychanalytique de la censure : c'est, en effet, au moment où les complexes deviennent conscients que le sujet se guérit d'eux. Autrement dit c'est l'abolition de la censure qui produit le refoulement véritable et la sublimation.

Il convient donc de supprimer l'opposition factice de l'inconscient et de la conscience. Mais alors les mécanismes classiques vont se modifier d'autant. Au contraire des définitions que nous donnions d'après FREUD, et qu'ADLER n'a pas su transformer suffisamment, il nous faudra considérer la censure – lorsqu'elle existe – comme un produit direct de l'inconscient et indirect de la conscience, et le symbolisme comme un produit direct de la conscience et indirect de l'inconscient. Pour préciser ces rapports encore vagues, rappelons les résultats de l'analyse de notre premier rêve. Les deux symboles contenus dans ce rêve, la figure du satyre

et la recherche d'une chambre, se sont trouvés de valeur très différente, l'un clair, univoque, l'autre beaucoup plus semblable à une simple association d'idées, par rapport aux rapprochements faits à l'état de veille, et très équivoque comme symbole. Nous en avons conclu qu'entre le symbole et l'association d'idées s'échelonnent tous les degrés intermédiaires et que le rêve lui-même est une association parmi la série virtuelle des associations totales. Ces associations peuvent d'ailleurs être symboles les unes des autres dans la mesure où elles s'impliquent, ce terme d'implication étant à préciser par des études expérimentales. Il résulte d'une telle conception que les rapports entre l'activité inconsciente et l'activité consciente sont de simple continuité, mais, sans doute, à des échelles, des vitesses, des tensions et des périodes d'oscillation très différentes. Tout se passe comme si la conscience était une force assimilatrice de l'inconscient, au point de vue intellectuel, et par conséquent régulatrice au point de vue moral, cette force variant avec l'énergie des caractères individuels. Les mécanismes inconscients, dès lors, seraient les premiers stades de l'activité consciente, tout particulièrement la pensée autistique, qui en est l'expression intellectuelle, et la sublimation l'expression morale. Je ne veux pas dire que les processus formateurs de symboles ou moteurs de sublimation soient conscients, je veux dire que, s'ils sont inconscients, c'est exactement à la manière de l'activité synthétique de l'esprit, dont les concepts, les jugements et les raisonnements sont le produit. Cette activité synthétique est, en effet, inconsciente par un certain côté, puisque nous ne mettons pas sciemment nos sensations ou nos idées dans les cadres logiques, mais elle n'en constitue pas moins la conscience elle-même. Entre l'organisation autistique et l'organisation rationnelle, il n'y a donc différence que de degré : toutes deux sont inconscientes dans leur mécanisme et conscientes dans leurs produits. La censure doit donc être considérée comme formée de deux éléments. D'une part elle est l'expression sans cesse variable de la résistance qu'oppose l'inconscient à l'assimilation consciente. Elle n'est donc plus en cela un mécanisme intelligent, mais une simple résistance passive. D'autre part elle peut être cette sorte de sophisme passionnel qui trompe la conscience, mais en cela elle

est l'expression même de l'échec du refoulement. Entre le refoulement et la censure, il y a donc antagonisme et non plus harmonie.

Quelles sont les conséquences à tirer de cette discussion au point de vue de la méthode ? A côté de l'analyse habituelle des rêves, dont la fécondité n'est plus en cause, à condition d'insister toujours plus sur l'étude des associations d'idées conscientes liées au rêve, il serait intéressant, me semble-t-il, de se livrer à des recherches sur ce qu'on pourrait appeler le coefficient personnel de conscience. Cette détermination du niveau de la censure pourrait précisément se faire au moyen des associations, le degré de leur symbolisme et l'abondance des intermédiaires entre l'objet rêvé et l'explication éventuelle constituant les variables utiles.

Il est intéressant enfin de constater combien ces mécanismes tiennent de la morale autant que de l'intelligence. Le degré de conscience mesure, en effet, autant la valeur morale que la valeur intellectuelle. Le niveau de la censure est en relation avec la force de la sublimation morale autant qu'avec la production des associations d'idées ou le développement de la pensée autistique. Il faut admirer ici, l'accord entre les enseignements de la psychanalyse et ce que nous savions par ailleurs, tant par la philosophie, qui a souligné l'identité des activités normatives entre elles (morale et logique) que par la psychologie morale, dont M. Pierre Bovet a dessiné les linéaments expérimentaux avec tant de bonheur en étudiant les consignes intellectuelles.

Ces considérations nous montrent d'autre part que la psychanalyse est appelée à un certain avenir dans l'étude de l'intelligence. Elle a d'ailleurs fait beaucoup déjà en prouvant la constance des procédés du symbolisme, dans toutes les variétés de la pensée autistique.

Qu'est-ce donc qu'un symbole ? C'est une concentration d'idées et de sentiments divers en une seule image qui les résume toutes. Le symbole du parasol dans l'un de nos rêves, évoque les idées de toilette autant que de vie sentimentale et d'indépendance. Mais si ces groupes d'idées ont pu être concentrés c'est que la pensée autistique a tablé

précisément sur les analogies. Le symbole se construit donc comme l'idée générale, au moyen d'une généralisation, ici appelée concentration, et d'une abstraction des analogies, ici accompagnée de transfert affectif. Le symbole est donc un embryon de concept encore chargé d'affectivité. Quel intérêt n'y aurait-il donc pas à suivre l'évolution psychologique qui va de l'un de ces termes à l'autre chez un même individu ? Et cela d'autant plus que si le symbole et le concept diffèrent par leurs aspects essentiels, le premier persiste dans le second, même dans l'intelligence la plus abstraite. En effet, l'un est individuel, l'autre général. Le premier est l'un des termes d'une série, terme qui, par une espèce spéciale d'évocation rappelle tous les autres, le second est la série elle-même, vidée de son contenu. Mais en fait, ces deux aspects de la même série coexistent toujours. Lorsque nous pensons à l'idée de maison, nous ne voyons pas un concept, mais cette demi-image, dont ont parlé RIBOT et BINET, et qui, chez certains esprits, se ramène de bien près à une maison particulière, devenue symbole des autres.

Or la pensée autistique, formatrice de symboles personnels, demeure essentielle en chacun de nous pendant toute notre vie. Son rôle seul change avec l'âge. Chez l'enfant l'autisme est tout. Plus tard la raison se développe à ses dépens, mais, et c'est là ce qui constitue le problème, parvient-elle à s'en dégager entièrement ? Il ne le semble pas. Il y aurait donc une psychologie extrêmement instructive à faire pour déterminer chez chaque individu les relations entre l'état de leur intelligence et l'état de leur vie autistique ou inconsciente. D'ailleurs la psychanalyse est déjà pleine d'aperçus à cet égard. Elle a donné des monographies intéressantes de philosophes, de Schopenhauer, par exemple, pour montrer la dépendance de leur pensée par rapport à leur inconscient. Elle s'est occupée de la scolastique, elle a montré surtout combien le caractère magique (*Allmatch der Gedanken*), de la pensée autistique demeure actif chez les introvertis mystiques ou les esprits créateurs. Quant aux enfants, rien ne serait plus suggestif que d'appliquer les mêmes méthodes à l'étude de leur déve-

loppement mental. Quel intérêt, par exemple, BINET n'aurait-il pas eu à connaître la vie inconsciente d'Armande et de Marguerite, les deux sujets de son *Etude expérimentale de l'intelligence*, dont vous vous rappelez que la première était d'un type plus imaginaire et subjectif, et la seconde plus observateur et concret. Evidemment, ces deux tournures d'esprit n'allaient pas sans qu'Armande ait eu un inconscient plus dépendant, par rapport à son propre passé, plus introverti, et Marguerite un inconscient mieux libéré. Vous voyez d'ici combien une telle relation eût gagné encore en importance si les associations d'idées issues de leurs rêves avaient été l'objet d'une analyse approfondie.

Je conclus, Mesdames et Messieurs, je suis heureux de vous laisser sous l'impression de ce problème, à la fois bien défini et si peu résolu. La psychanalyse nous donne une doctrine très poussée du développement inconscient. Le développement mental, d'autre part, a été étudié par des méthodes métriques dont je n'ai pas à faire l'éloge dans la Société Binet. Mais la corrélation de ces deux développements est encore pleine de mystères. Il m'est agréable de vous les mettre sur la conscience.

Jean PIAGET.

15 décembre 1919.